

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marius PASQUIER

Hommage à Léon Athanasiadès

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1986, tome 82, p. 222-226

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

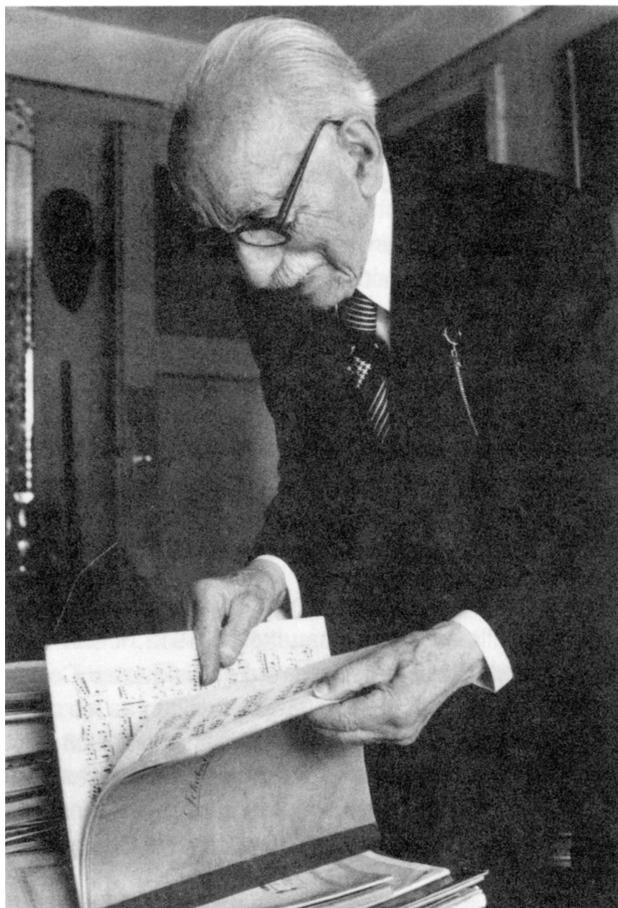
Hommage à Léon Athanasiadès

Il est des êtres qui ont l'art d'évoquer les saisons qui ont précédé notre existence : ils cheminent longuement auprès de nous en partageant nos plus beaux émerveillements.

Pour nous, jeunes collégiens des années 30, « Monsieur Athanasiadès » passait pour une sorte de phénomène. Nos professeurs chanoines disaient qu'il déchiffrait n'importe quelle partition. Je le vois toujours lors des concerts qui se donnaient à l'occasion de la fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre, où il accompagnait des artistes réputés : Carlo Boller qui commençait une brillante carrière de violoniste, les deux frères Desarzens, André Loew, Edmond Appia, José Porta, André de Ribaupierre, Paul Burger, violoncelliste, Edmond Defrancesco, flûtiste, tant de personnages qui deviendront des amis de l'abbaye ; il prenait son piano à bras-le-corps, ses mains vigoureuses parcourant le clavier, les yeux dévorant les notes à travers d'épaisses lunettes. Il avait appris le piano avec sa mère à l'âge de sept ans, au rythme de trois heures par jour ; ses progrès furent foudroyants, comme il l'avoue lui-même, et ses qualités de lecteur à vue s'affirmèrent si rapidement que, à 10 ans déjà, il accompagnait une troupe théâtrale française qui faisait une tournée d'opérettes dans le Jura. Cette même année il se mettait encore à l'étude du violon. Lorsqu'il arrivera au Collège de Saint-Maurice deux ans plus tard, Monsieur Armin Sidler, le professeur de musique, lui fait passer un examen de piano et de violon. A peine deux heures après, le chanoine Hoffmann l'interpelle à la « grande allée » : « Alors, c'est toi le petit phénomène ! Figurez-vous, dit-il aux autres chanoines, que ce bout d'homme est un étonnant pianiste et qu'il jouera le premier violon à l'orchestre. » Son nom étant tellement insolite, on l'appellera « le Grec » durant tout son collège.

Le plus étonnant, c'est qu'il était réellement grec. Une aventure qu'il se plaisait à évoquer. Sa mère, « florissante de santé et frémissante d'énergie »,

originnaire de Saint-Ursanne, s'embarqua très jeune pour la Turquie où elle était appelée à donner des cours supérieurs aux quatre filles d'un planteur de tabac. Lorsque, au bout de quelques temps, elle décida de rentrer au pays, le télégraphiste qui devait transmettre son message lui fit part de son intention



de l'épouser. C'est ainsi qu'elle devient Madame Démétrios Athanasiadès, en 1880. Son fils Léon vit le jour à Pristina, ville importante de l'Albanie, le 14 février 1893. Son père étant orthodoxe, la maman décida de faire baptiser l'enfant à Delémont. Au cours du voyage en mer, une tempête s'abattit sur le bateau et le gamin, laissé à lui-même sur le pont pendant que sa mère « déversait le trop-plein de son cœur », risqua d'être balayé par les vagues.

Léon avait trois ans lorsque son père, qui venait d'être déplacé à Xanthi, mourut. Avec sa mère, il resta jusqu'à l'âge de sept ans dans cette ville de Thrace. Puis ce fut le retour à Delémont le 7 juillet 1900. Inutile de dire qu'il ne savait pas un mot de français, mais il avait une méthode bien à lui : tout ce qu'il entendait, il le répétait mentalement et des lèvres, sans émettre un son, ce qui pouvait passer, aux yeux des gens non avertis, pour une façon de se moquer de la société. Mais un beau jour, son oncle instituteur se mit à déclarer à la maman : « Maria, réjouissez-vous, votre fils parle. » Lorsque, cinquante ans plus tard, notre héros rapportait cet épisode à quelques chanoines de ses amis, le chanoine Rageth eut la malice d'ajouter : « Et depuis lors, il n'a pas arrêté... »

Nous saisissons là sur le vif un trait bien caractéristique du « Papa Athanase ». Lorsqu'il vous accrochait au hasard d'un corridor du collège ou en pleine rue, ou lorsqu'il vous recevait si généreusement chez lui, il vous tenait des heures en haleine à vous raconter ses voyages ou ses innombrables relations, mettant en cause tel professeur de Bâle dont la femme était une amie d'enfance de sa mère, qui connaissait de longue date l'ambassadeur de Suisse à Ankara, dont la cousine... Il avait une mémoire prodigieuse. Il faut lire ses « Souvenirs » qu'il commença à rédiger dans sa quatre-vingtième année. Vous y trouverez une chronique extrêmement vivante de ce qui s'est passé dans notre collège, à l'abbaye et dans toute notre région durant cette première moitié de siècle.

Après avoir passé brillamment sa maturité en 1913, il suivit des cours de lettres à l'Université de Bâle et des cours de musique au Conservatoire de cette même ville. La guerre de 1914-1918 ne facilita pas les choses. Il fut de longs mois mobilisé comme caporal-trompette, car en 1908, il était devenu citoyen suisse. Cette expérience des musiques militaires lui sera précieuse lorsqu'il sera appelé à diriger plusieurs fanfares valaisannes, entre autres celle du collège, celle de Collombey et surtout celle de Chamoson à laquelle il restera attaché durant vingt-sept ans.

Car dès 1917, nous le retrouvons à Saint-Maurice où, sur les instances de son grand ami le chanoine Louis Broquet, Jurassien comme lui, il est appelé à remplacer Monsieur Armin Sidler comme organiste, directeur du chœur des chanoines et du chœur du collège, professeur d'allemand, d'italien et de piano. Au bout de deux ans, il abandonne les cours au collège, les chœurs et l'orgue de l'abbaye pour se consacrer entièrement au piano et à l'étude des branches théoriques au Conservatoire de Lausanne. Le jour de l'Ascension

1920, il se présente aux examens de la Société suisse de Pédagogie musicale à Neuchâtel où il obtient les meilleures notes dans toutes les disciplines. Jusqu'à la fin de sa vie, il fera tous les jours ses une à deux heures de piano, jouant à deux mains, à quatre mains, à deux pianos, avec son fils ou avec des élèves plus avancés, toutes les œuvres du répertoire classique ou romantique qui lui tombaient sous la main.

Donc, vers les années trente, trois personnages se partagent la responsabilité de la culture musicale à l'abbaye et au collège: le chanoine Louis Broquet, organiste et directeur des chœurs, qui nous révèle les trésors incomparables des Palestrina et autres maîtres de la Renaissance, écrivant lui-même des chœurs religieux et profanes avec des harmonies nouvelles et savoureuses ; puis les deux seuls laïcs du corps professoral : Monsieur Charles Matt, professeur de violon et de solfège, directeur de l'orchestre qui ne craint pas de mettre au programme, à côté des symphonies de Haydn ou des ouvertures de Rossini, des œuvres modernes comme la *Pavane pour une Infante défunte* de Maurice Ravel ; et « Monsieur Athanase », professeur de piano et aussi homme-orchestre, violoniste à son heure et réussissant le tour de force de suppléer avec le piano à tous les instruments qui manquaient à la répétition : tantôt le hautbois, tantôt la clarinette, le cor ou la trompette quand ce n'était pas les timbales...

C'est à partir de ce moment-là que j'appris à le connaître de plus près, et par la suite nous devînmes de grands amis. J'appréciais sa parfaite disponibilité, sa jovialité, sa présence toujours encourageante. Lorsque, en 1944, je dus reprendre la direction du chœur du collège et celle de l'orchestre, tout en continuant mes études musicales, nous nous sommes retrouvés voisins de chambres, et cela a continué après la construction du nouveau collège, jusque vers les années 80. Souvent il venait me rendre visite, engageant une conversation bientôt interrompue par l'arrivée d'un élève ; il se retirait alors comme à regret, puis entrouvrant de nouveau la porte, il commençait par ce fameux : « A propos... » et ça repartait pour un petit moment.

En automne 1960, il remit entre mes mains le Chœur mixte de Saint-Maurice qu'il avait dirigé durant trente-deux ans, succédant lui-même à Monsieur Emile Lattion qui l'avait fondé en 1923. Il sut y entretenir un excellent esprit tout au long de ces années, assurant les offices de la paroisse Saint-Sigismond, soit à l'orgue, soit au pupitre de direction, et depuis 1938 les messes de Noël et de Pâques à la basilique. Pour les soirées annuelles du Chœur mixte, il eut l'idée très heureuse de monter de petites opérettes en

lieu et place de la sempiternelle comédie qui n'était, à son avis, pas toujours une réussite. Lui-même jouait la partie d'orchestre au piano et de jeunes voix fort intéressantes se révélèrent à un public enthousiaste. Je me souviens de deux réussites entre tant d'autres : *Bastien et Bastienne* de Mozart et *La Nuit des Quatre-Temps* de Gustave Doret et René Morax.

Ce cher « Papa Athanasiadès », je le retrouvai fidèlement à l'orgue de la paroisse, car il continua de tenir cet instrument jusqu'en 1977. Ce n'est certainement pas l'un des moindres titres de gloire que d'avoir transmis à son fils, le chanoine Georges Athanasiadès, le feu sacré de la musique et d'avoir partagé les joies de sa prestigieuse carrière d'organiste, soit qu'il l'accompagnât dans ses tournées de concerts en Allemagne ou en Espagne, soit qu'il reçût cartes postales et critiques élogieuses d'Amérique ou du Japon.

Lui qui, pendant les vacances d'été, avait parcouru tant de pays avec sa femme et ses sept enfants dans la légendaire Peugeot familiale, il a vraiment pu revivre, jusqu'à l'âge de 94 ans, ses émotions de grand voyageur et de grand musicien. Il est parti comme cela, une fois de plus, au matin même de son anniversaire, comme il l'avait prévu, pour le plus grand voyage, vers le pays de la Beauté qu'il a tellement recherchée, très humblement, toute sa vie.

Marius Pasquier